

# Sauvés !...

Autor(en): **Delavigne, Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **30 (1892)**

Heft 37

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193144>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

einviâ dè soumichenâ, preind lo tsemin dè fai po lâi allâ; mâ m'einlêvine se dein lo trein ne fe pas cognessance avoué 'na galéza lurena que lâi pliésâi gaillâ. Lo compagnon, qu'étâi bio valet, crâno artilleu, et que n'étâi pas bête, fe preindrè fû âo tieu à la pernetta, et après avâi djazâ on bocon et s'étrè de lâo noms, lè dou z'amoeirâo sè baillont rendez-vous po onna demeindze iô on dévessâi dansi dein lo veladzo iô restâvè la grachâosa, et sé duront separâ à la gâra iô décheindâi lo galé.

Lo gaillâ sè presentâ don ein municipalitâ et après avâi distiutâ l'affèrè, on ein restâ qu'après avâi examinâ lo dévi à lizi, ye farâi son prix et que baillèrâi reponsa pè onna lettra.

Ora, qu'est-te arrevâ? lo dzo iô noutron coo a écrit à la municipalitâ, l'a profitâ d'écrirè assebin à sa mia, po lâi derè que n'avâi pas pu allâ lo dzo dè la danse, et quand l'a z'u alliettâ lè lettrès, s'est trompâ ein écriseint lè z'adressès, et l'a einvoyi à la municipalitâ ellia que l'avâi écrit à sa boune amia à veni, et l'autra, à la pernetta.

Et vouaiquie coumeint ellia tsanera dè bévua lâi a fé manquâ et onna soumechon et on mariadzo, kâ n'a jamé oïu reparlâ, ni dè la municipalitâ, et ni dè la damuzalla.

Nous remarquons à la fin d'une plaquette publiant le programme des *Régates internationales* qui ont eu lieu à Vevey, dernièrement, le poème suivant reproduisant, d'une façon très saisissante, une scène de sauvetage sur le lac Léman.

#### Sauvés ?...

C'est le soir, et dans l'air où flottent les nuages, L'éclair a dessiné son sillon lumineux ;  
Tout est lourd, tout est gris ; sur les monts, sur les plages,  
Roule un voile de brume épaisse ; quelques feux indécis, tremblotants, scintillent dans le vague  
Comme autant de « follets » perdus à l'horizon ;  
Le lac est moutonneux, l'eau frémit et la vague  
Menaçante, terrible, appelle l'oraison.

Ils sont là, sur le quai, silencieux, rigides,  
Une dizaine au plus, interrogeant la nuit,  
Lorsque, parfois, l'éclair, en ses lueurs rapides,  
Sur l'immensité sombre et décevante, luit.  
On sait que le matin des barques sont parties  
— Bateaux de pêche, tous — et deux manquent encor.  
Il s'agit de sauver, si l'on peut, quelques vies ;  
Il s'agit d'arracher des hommes à la mort.

Tout à coup, l'un d'entre eux, vers le large, découvre  
Un point noir peu visible et mobile surtout,  
Plongeant jusqu'au tréfond de l'onde qui s'entrouvre  
Pour reparaitre encor, dans la brume, debout.  
— C'est l'*Abeille*, dit-il, j'en reconnais la coupe,  
Gros-pierre en est patron, ses fils sont avec lui,  
Camarades ! Allons ! Courage ! A la chaloupe,  
Voyez !...

Il montre, au loin, la barquette qui fuit.  
A présent, c'est la lutte intense avec les lames,  
Les sauveteurs courbés sur leurs bancs, sans souci  
Des dangers entrevus, se cramponnent aux rames  
Et combattent le flot. Ni trêve, ni merci.  
Ou la victoire heureuse ou la mort. Ce dilemme  
Est fort clair et chacun des rameurs le sait bien  
Qui, tout en travaillant, songe aux petits qu'il aime,  
Au bonheur familial, simple et quotidien.

Les éclairs, maintenant, illuminent la nue ;  
Sans interruption se suivent les lueurs,  
Et l'on voit le bateau perdu qui s'évertue  
A rejoindre l'esquif espéré des sauveurs.  
— Un effort... Oh ! hisse ! oh ! encore un, nous y sommes !  
Morts ou vivants, à bord ?

Une voix dit : « Vivants ! »

— Combien ?

Malgré l'orage, on distingue quatre hommes  
Effarés, bras tendus, quatre désespérants...

Mais bientôt, sur la rive où la foule inquiète  
Espère en frémissant un résultat heureux,  
Naufragés et sauveurs, gaîment, le cœur en fête,  
Abordent, oubliant les menaces des cieus,  
La même joie immense et sainte les anime,  
Pour les uns c'est le calme après un dur conflit ;  
Pour les autres, la paix divinement intime  
Et le doux sentiment du devoir accompli.

HENRI DELAVIGNE

**Le roi de Grèce**, récemment à Aix-les-Bains, y menait une vie des plus simples, voulant oublier complètement qu'il était roi. Il se refusait à tout entretien politique. L'autre jour, on lui mettait sous les yeux un article d'un journal du soir rendant justice à ses qualités royales :

— J'aimerais mieux, répondit-il, qu'on ne s'occupât pas de moi. Pourquoi ces éloges ?... Mon désir est de passer ici quelques jours tranquilles.

De fait, son plus grand bonheur était de sortir seul dans Aix. Vêtu d'un costume sombre, coiffé d'un chapeau de feutre, il partait le matin de l'hôtel, à pied. On le reconnaissait. Les blanchisseuses le saluaient : « Bonjour, monsieur le roi ! » Et il leur répondait, caressant les enfants et leur donnant parfois « des sous. » Il a d'ailleurs la prétention, justifiée, de connaître tout le monde à Aix. Il demandait l'autre jour à un habitué de cette jolie station :

— Connaissez-vous tout le monde, depuis l'établissement jusqu'au grand port ?

— Certes non, Sire...

— Eh bien ! je suis plus savant que vous.

Après sa douche, en effet, Georges II faisait seul une longue promenade à pied, comme un bon bourgeois en vacances.

#### Phénomènes de végétation.

On vient d'amener au Central Park de New-York un chêne géant de la Californie, « sequoia gigantea. »

Ce colosse végétal mesurait vingt pieds de diamètre et trois cents pieds de haut. Il n'a pas fallu moins de trente hommes, travaillant douze jours, pour abattre ce prodige végétal. Il est d'ailleurs bien rare, qu'en Californie, on se serve de la hache pour couper de tels géants. Il est de ces sequoia qu'aucun procédé mécanique ne saurait coucher sur le sol, qu'aucune scie ne pourrait tailler en poutrelles. Les Californiens les font ordinairement sauter, comme

un simple immeuble, à la dynamite et se servent des débris énormes pour se chauffer.

La Californie est, d'ailleurs, la contrée des arbres gigantesques dont on verra, à l'exposition de Chicago, un spécimen stupéfiant. Sont à jamais célèbres dans les annales botaniques des végétaux monstrueux, découverts vers 1840, dans une vallée sauvage, à soixante lieues de Sacramento. L'un de ces géants invraisemblables, haut de 420 pieds, reçut le nom de « Père de la forêt ; » un autre, élevé de 340 pieds, fut appelé « La mère ; » le reste de cette famille de colosses, prit le sobriquet d'« enfants, » étranges nourrissons de 200 pieds, âgés de plus de mille ans.

Des mineurs imbéciles n'eurent rien de plus pressé que de mutiler ces reliques vivantes d'un âge lointain. Une quinzaine de siècles avaient laissé debout ces ancêtres vénérés. La hache se tourna contre leur sainte vieillesse. On s'attaqua justement au plus vieux, au plus noble, au plus grand, à ce colosse de 420 pieds, presque aussi élevé que la grande pyramide d'Egypte, qui succomba à ces mutilations impies.

Après le tour du « Père de la forêt », vint le tour de la « Mère. » On lui arracha son écorce jusqu'à une hauteur de 120 pieds. Oui ! on mit le vieil arbre à nu, on le dépouilla de l'habit séculaire dont la patiente nature l'avait couvert, on l'exposa aux morsures des tempêtes et aux feux du soleil.

Eh bien ! le colosse résista à ces assauts misérables ; l'arbre tint bon contre la hache de Lilliput et répara peu à peu les outrages cruels que lui infligea la sottise humaine.

A chaque printemps, « la Mère de la forêt » se couvre de nouvelles feuilles et pousse de nouveaux rameaux, comme si sa blessure de 120 pieds n'était qu'une égratignure. A chaque printemps, elle retrempe sa verte vieillesse dans une sève intarissable et, caressée par la brise des bois, inondée de rayons, elle ne se lasse jamais de recommencer les œuvres fécondes de l'éternel amour.

(La France). FULBERT-DUMONTEIL.

**Excursion à Zermatt.** — La dernière excursion à Zermatt, pour 1892, organisée par MM. *Ruffieux* et *Ruchonnet*, est fixée au samedi 17 courant. Espérons que d'ici là le beau temps nous reviendra et permettra à de nombreux excursionnistes de profiter de l'occasion avantageuse qui leur est offerte de visiter cette magnifique région des hautes Alpes. On sait, du reste, tout l'attrait que les belles journées de septembre donnent aux paysages alpestres : les teintes sont plus douces, les détails d'une grande pureté et la température bien plus agréable que dans les mois